

# JHM MAG

P. 4 | GRAND FORMAT |

Thierry Beinstingel :  
auteur à suivre...  
à la trace !

Ne peut être vendu séparément - CPPAF - N° 0421C 93078 - Supplément du Journal de la Haute-Marne - Dimanche 3 février 2019



# Sommaire

131

le mag JHM  
du 3 février 2019

## ■ GRAND FORMAT

**Sur les traces  
de Thierry Beinstingel**

4

## ■ CE QUE L'HUMANITE...

**Haut-Marnais  
et pionniers  
de l'automobile**

10

## ■ TOURISME

**L'Indonésie  
en six semaines :  
1er volet**

12

## ■ AUTOMOBILE

**Hyundai Kona :  
un SUV compact  
électrique**

14

## ■ PASSION

**Charles Milesi  
sur la route  
des plus grands**

16

## ■ JEUX

**Mots fléchés,  
sudoku, mots croisés**

23

Avec toutes les solutions  
de la semaine dernière...

entre nous

## Excusez du peu...

Dans votre MAG cette semaine... Des hommes et une femme. Louise Michel, Denis Diderot, François-Marie Arouet, Marcel Arland, Edmond Haraucourt, Max-Firmin Leclerc, Bernard Dimey, Albin Michel, André Breton, Jules et Edmond de Goncourt, Camille et Ernest Flammarion... Ces hommes et cette femme sont directement liés à la Haute-Marne. Ces hommes et cette femme sont directement liés à l'univers du livre. Essais, romans, poèmes... Charles de Gaulle en personne contribua à apporter sa touche en livrant ses *Mémoires de guerre* à la curiosité des lecteurs. Thierry Beinstingel entretient la tradition en faisant honneur à son département de naissance. Etre né quelque part... Thierry Beinstingel aurait pu naître ailleurs. Thierry Beinstingel est né ici. Cet écrivain fait honneur à la littérature française. Merci !

Des écrivains, des poètes, des éditeurs... Des ingénieurs bien de chez nous ont contribué à des avancées technologiques majeures. Ce que l'humanité doit à la Haute-Marne... Lionel Fontaine vous présente le premier volet d'une série surprenante. Des écrivains, des poètes, des éditeurs, des ingénieurs... Vous en voulez encore ?

Le sport automobile occupe une place particulière dans le département. Guy Fréquelin a fait voler la poussière au volant de sa Peugeot 204 sur les routes et chemins du Pays de Langres avant de devenir vice-Champion du monde des rallyes. Le Grizzli avait Jean Todt pour copilote. Après une dernière participation au Paris-Dakar au volant de la rugissante Peugeot 205 T16 Grand Raid, Guy Fréquelin a pris les rênes de Citroën Sport. Le succès fut au rendez-vous. Le Langrois aura notamment accompagné la progression de Sébastien Lœb. Guy Fréquelin goûte aux joies de la retraite. PH Sport entretient la tradition. Cette entreprise spécialisée dans la préparation de bolides aura séduit à Sébastien Lœb. Le pilote français a ainsi pris la troisième place du dernier Dakar au volant d'une Peugeot 3008 DKR préparée en Haute-Marne. Une terre de sport automobile appelée à apprécier la progression de Charles Milesi. Ce jeune homme en a sous la semelle ! Et dans la tête. Ce sportif de haut niveau a triomphé, à Monaco, en Formule Renault. Une performance ! Un rêve ! La Haute-Marne est belle... Bon dimanche !

● Thomas Bouguellane

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION  
Le Journal de la Haute-Marne  
Marie-Jeanne BLETNER

# Sur les traces de

Né à Langres, établi à Saint-Dizier, Thierry Beinstingel s'est imposé au fil des ans comme une figure de la littérature française. En lice à deux reprises pour le Prix Goncourt, l'écrivain est aux prises avec son territoire. Beaucoup avaient reconnu Brachay dans "Faux nègres", roman traitant notamment de la montée de l'extrême-droite en milieu rural. L'écrivain haut-

marnais revient avec "Il se pourrait qu'un jour je disparaisse sans trace".

Une prof, une jeune fille, un homme... Un roman à découvrir. Et un écrivain à découvrir. Le temps d'une conversation, à Saint-Dizier, à l'ombre des livres, dans la chaleur de la librairie Larcelet, Thierry Beinstingel revient sur son parcours.

**Vous êtes né à Langres, nous nous rencontrons à Saint-Dizier... La Haute-Marne est présente dans plusieurs de vos romans. Quel rapport entretenez-vous avec le département ?**

**Thierry Beinstingel :** Je suis né à Langres où j'ai fait mes études. Je suis ensuite parti dans le cadre de ma carrière professionnelle à Châlons-en-Champagne ou Reims tout en habitant à Saint-Dizier depuis une trentaine d'années. Vivre à Saint-Dizier me rattache au département et plus globalement aux préoccupations observées dans le Grand Est, cette terre d'invasion permanente.

**Langres est une ville particulière...**

**T. B. :** Cette ville est très romanesque ! On a toujours l'impression qu'il va se passer quelque chose. L'Histoire est extrêmement présente. J'ai habité à proximité de la place Diderot, au centre de Langres, pas très loin des locaux des Editions Guéniot, mon premier éditeur. La présence tutélaire de Diderot donne encore un peu plus de caractère à cette ville. L'attache avec ma ville natale est forte. Quand je suis venu à Saint-Dizier, j'ai découvert une ville totalement différente, plus populaire, moins ancrée dans l'Histoire. Je connais ces deux villes. On y vit très bien !

**Haute-Marne du Sud, Haute-Marne du Nord, des Bragards connaissent mal Langres et vice versa...**

**T. B. :** Saint-Dizier et Langres sont des villes différentes, mais tout est une question de méconnaissance. Les préoccupations des Bragards et des Langrois sont absolument les mêmes, ces préoccupations sont notamment liées à l'aménagement du territoire. J'ai lu à l'occasion du dernier recensement que les subventions se font par tête de pipe, au nombre d'habitants. Et comme ce petit département perd des habitants, la situation devient de fait problématique, il est alors difficile de parler d'une égalité entre les territoires, de dégager une unicité.

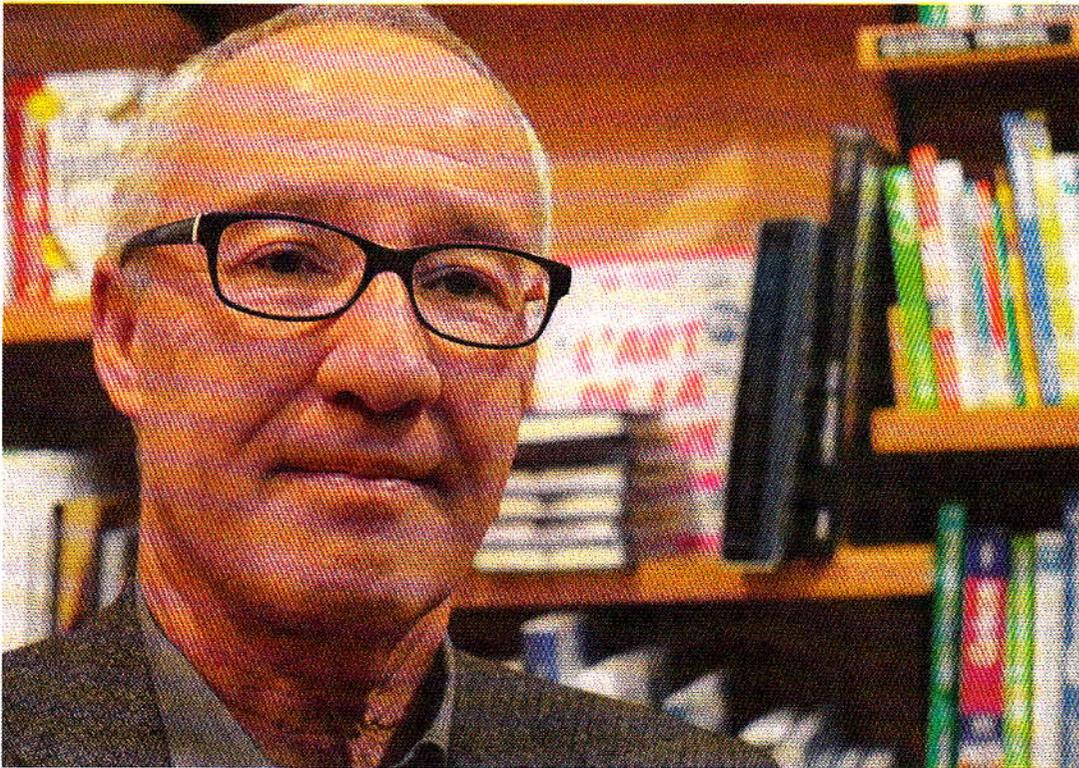
**Une culture si présente**

**La Haute-Marne rencontre des difficultés après avoir connu l'essor industriel. Les problèmes sont là, mais ce territoire est-il si différent du reste de la France ?**

**T. B. :** Je n'en ai pas l'impression ! Je voyage beaucoup à l'occasion de rencontres littéraires et je ne note pas de différences. Dans les différentes villes où je me rends, je rencontre des passionnés. Dernièrement, j'ai découvert une librairie à Neufchâteau qui existe depuis 210 ans. Tout tient à quelques personnalités, à l'enga-

gement de certaines personnes. Ce lieu où nous nous rencontrons aujourd'hui est assez fantastique, c'est un repère pour les habitants du Nord de la Haute-Marne. On a toujours l'impression que la culture est placée au second rang dans les territoires en difficulté. Dans les revendications des Gilets jaunes, je n'ai pas entendu parler de culture, quelque part, ça me navre, même si je sais qu'en allant à la rencontre de Gilets jaunes, il serait spontanément question de culture. La culture est liée à notre vie quotidienne. On lit, on va au cinéma, on écoute de la musique, mais on considère que la culture est moins importante que d'autres sujets. (...) Des initiatives peuvent dynamiser un territoire. En Franche-Comté, 100 écrivains se déplacent dans de petites médiathèques, ces rencontres sont formidables. Quand je suis arrivé dans une de ces médiathèques, les gens connaissaient tout de mes écrits, ils en savaient beaucoup plus sur mon travail que des personnes résidant à Paris ou dans de grandes villes. Il ne faut pas croire que les habitants de province ont un rapport plus éloigné à la culture. Quand je rencontre des lecteurs, il n'y a pas plus de monde dans les librairies parisiennes qu'en province. Les habitants de grandes villes ne sont pas mieux informés, au contraire. Des choses se font en province.

# Thierry Beinstingel



Le Salon du livre de Chaumont en est l'exemple ! (...) L'opposition entre Paris et la province est artificielle.

**La culture était très présente dans les événements survenus en mai 1968. Elle n'apparaît pas de façon évidente dans le mouvement des Gilets jaunes...**

**T. B. :** En effet... Ces dernières semaines, on parle de taxes, de mieux vivre, mais on peut se poser la question. Le mieux vivre, c'est peut-être s'ouvrir sur d'autres cultures, lire, aller au cinéma, rencontrer des gens. Des gens se sont rencontrés, autour de ronds-points... Je suis certain que des personnes ont parlé de culture.

**Hugo, Sartre, Camus... De nombreux écrivains ont pesé**

**sur le débat public. De nos jours, des écrivains sont connus du grand public, mais leur place est limitée, il existe un fossé entre les écrivains et la population...**

**T. B. :** Le fossé est peut-être alimenté par les professionnels du livre. J'ai lu ce titre : "Michel Houellebecq doit-il sauver la rentrée littéraire ?" Et les autres ? Le monde du livre se sclérose et sort le bâton pour se faire battre en mettant en avant seulement quelques personnes. Les professionnels du livre polarisent l'actualité littéraire sur une personne. On a rattaché Houellebecq aux Gilets jaunes donc c'est bon, on n'a besoin de personne d'autre... Michel Houellebecq avait-il anticipé ce mouvement au moment où il écrivait son livre ? (...) Nous n'avons en effet plus de grandes figures, de

grands penseurs, de la même manière, depuis plusieurs années, nous n'avons plus de grandes figures politiques.

**Enfant puis adolescent, à Langres, quel rapport aviez-vous avec la lecture ?**

**T. B. :** Je lisais beaucoup, mais, en élève moyen, je ne me sentais pas forcément valorisé. J'avais envie de travailler, j'ai donc arrêté mes études après le baccalauréat. Je suis rentré à La Poste puis à France Telecom. Le démon de l'écriture a commencé à me prendre à 20 ans. J'ai repris ce que j'avais écrit à l'âge de 30 ans et j'ai publié mon premier livre à l'âge de 42 ans. J'ai repris mes études à 46 ans pour les terminer par une thèse de doctorat en 2017. J'ai repris mes études en première année de fac, j'ai passé ma licence, mon master 1, puis

mon Master 2, à Dijon, tout en continuant à travailler et à écrire en parallèle. J'ai terminé ma thèse... J'ai accompli une forme de rêve. (...) Plus jeune, un des auteurs qui m'intéressait, c'était Boris Vian, parce qu'il était le moins mort, le plus actuel. Vian m'a emmené vers Queneau. A l'école, après "L'écume des jours", nous sommes passés au "Rouge et le noir", mais j'avais envie de lire d'autres livres de Vian. J'étais un peu en marge des lectures académiques proposées au lycée, je ne rentrais pas dans le mouvement !

**Un livre peut changer une vie. Avez-vous été marqué par une lecture ?**

**T. B. :** A Langres, je me souviens d'un professeur... Les vacances approchaient, c'était l'été, il a lu à haute voix "L'étranger" de Camus avec une voix mono-

corde. J'étais scotché à ma table, je ne voulais pas partir. C'est probablement un de mes premiers chocs de lecture. (...) Dans un cadre scolaire, on passait de Balzac à Flaubert, de Stendhal à Camus. Aujourd'hui, l'approche est plus thématique. Avec "Retour aux mots sauvages", roman écrit suite à la vague de suicides chez France Telecom, je suis rentré dans le thème "Littérature et société". Dans un lycée, des élèves ont été amenés à lire deux livres sur le sujet, ils sont passés de "Germinal" à mon roman. Waouh !

**Vous êtes très fidèle à une tradition de la littérature française, vous parlez du présent et de ses maux...**

**T. B. :** C'est ce qui m'intéresse ! Dans "La vie prolongée d'Arthur Rimbaud", ce qui m'intéresse, c'est de savoir pourquoi j'aime

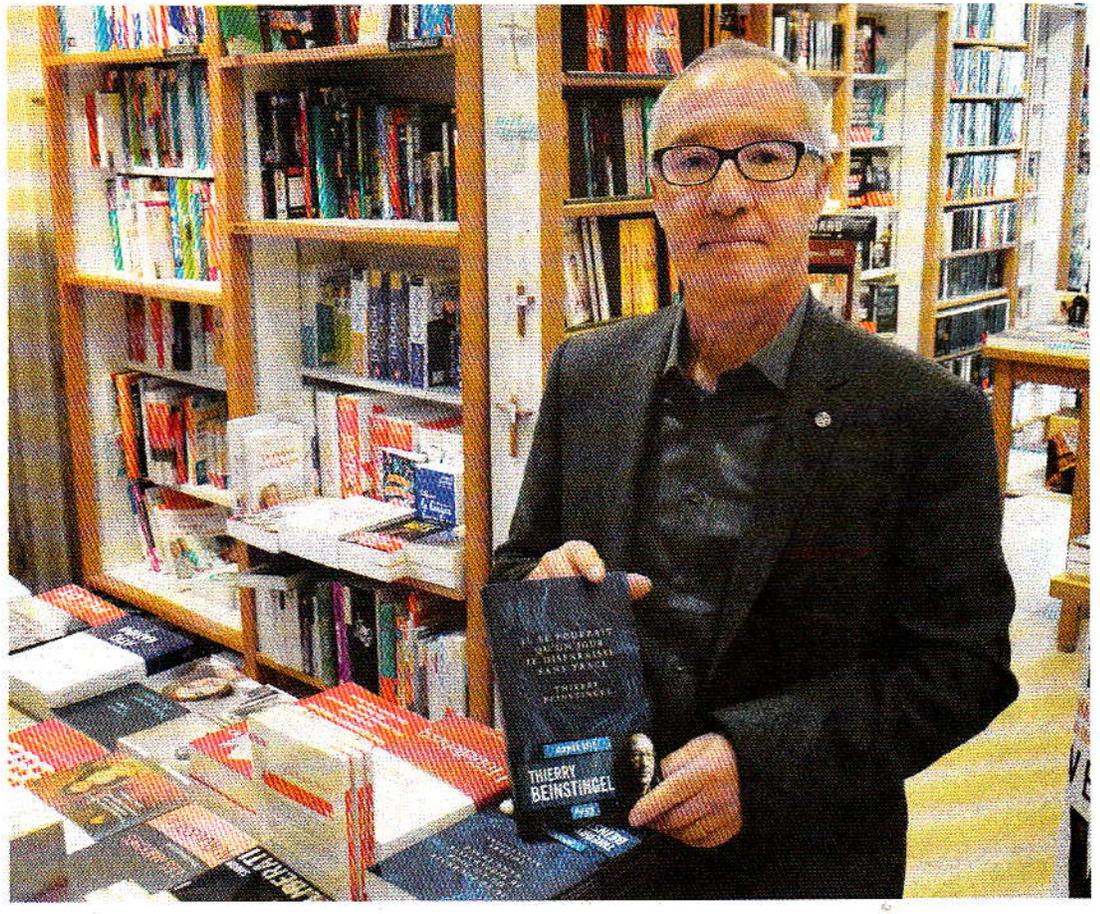
Rimbaud actuellement. J'établis des ponts entre le passé et l'actualité.

**Arthur Rimbaud est un personnage très actuel...**

**T. B. :** Rimbaud demeure actuel, Rimbaud, c'est la souffrance de l'adolescence, l'attrance pour une modernité qu'il ne connaîtra pas... Rimbaud était aux prises avec l'actualité. Rimbaud est également dans cette opposition entre Paris et province. Quand il débarque à Paris, on le prend pour un bouseux, mais il va éblouir les gens.

## Aménagement du territoire

**Quand on lit les mots de Rimbaud au sujet de ses Ardennes natales, on se dit que le problème de l'aménagement du territoire est ancré dans notre Histoire...**



**T. B. :** Le mouvement des Gilets jaunes est ancré dans les territoires ruraux parce que nous parlons depuis 30 ans de l'aménagement du territoire et qu'il ne se passe rien ! L'aménagement du territoire se résume au Grand Paris.

**Avez-vous rencontré des difficultés à séduire une maison d'édition ?**

**T. B. :** J'ai probablement eu beaucoup de bol... Un écrivain m'a informé de la création chez Fayard d'une collection ancrée sur le réel et la réalité, j'écrivais sur le monde du travail, je suis donc tombé pile-poil au bon moment. (...) A la même époque, j'ai également pu compter sur le soutien de Dominique Guéniot. Je voulais bien éditer un livre, mais je ne voulais pas en être de ma poche. Dominique a pris en charge l'ensemble des frais et m'a proposé un véritable contrat à compte d'éditeur, ce qui est assez rare. Dominique Guéniot est mon éditeur de cœur.

**Vous avez travaillé à France Telecom. Une expérience inspirante...**

**T. B. :** Toutes les situations de travail sont inspirantes ! Quand on rentre chez soi le soir, on parle du travail avec son épouse et on passe rapidement à autre chose alors qu'on est resté huit heures au boulot, qu'on a vécu des périodes d'énerverment et tout un tas d'émotions. Le travail est un sujet littéraire parce qu'il fait partie de notre quotidien. J'ai eu la chance de rencontrer François Bon. Un jour, j'ai envoyé un mail à cet écrivain dans lequel je faisais part d'une anecdote de boulot. Il m'a adressé cette réponse laconique : *"Tu n'as plus qu'à en faire 150 pages"*. Parler du travail, ce n'est pas écrire l'énième histoire d'amour jalonnant la littérature, c'est quelque chose de nouveau,

j'ai donc eu envie d'explorer cette réalité. L'actualité m'inspire beaucoup. Le travail, c'est notre quotidien, il m'a donc semblé légitime de traiter de ce sujet.

**Le monde du travail peut être violent. A contrario, de nombreux couples se rencontrent au travail...**

**T. B. :** Tous les sentiments traversent le monde du travail, l'ennui, l'amour, la colère... Quand j'écris un livre sur le monde du travail et que je décris des journées où il ne se passe rien, je souhaite que le lecteur ressente l'ennui alors qu'il est en quête de plaisir de lecture. A la fin d'un livre, on a éprouvé tout un tas de sentiments, comme dans la vie ! On peut éprouver de la colère contre l'auteur, contre soi-même... Un écrivain fabrique du temps. Je fabrique deux heures de lecture et les gens prennent ou non le temps de me lire. On dit souvent qu'on manque de temps dans la vie. Je fabrique du temps, c'est formidable !

**Les conditions de travail ont évolué, et pourtant, le monde du travail renvoie souvent à un univers violent.**

**T. B. :** La violence existe partout, dans le contexte familial notamment. Le monde du travail n'y échappe pas. Etes-vous heureux au travail ? Beaucoup répondent *"oui"*. Et pourtant, le monde du travail peut être violent. On note une certaine ambivalence. C'est comme dans un couple, on fait face à une forme de *"Je t'aime, moi non plus"*. Le travail étant structuré, on attend une critique du monde du travail structurée. Le roman pose des questions sans y répondre. On peut écrire de beaux essais sur les suicides à France Telecom et trouver des solutions. Je préfère écrire un roman, poser des questions. Dans ce nouveau roman, je pose égale-

ment des questions, je ne suis sûr de rien, je n'ai d'ailleurs pas envie d'être sûr de quelque chose. Ce qui me fascine, c'est quand un livre permet une autre ouverture, une réflexion. Un projet d'adaptation cinématographique de mon roman *"Ils désertent"* est sur les rails. Constaté que ce roman permet une ouverture sur un autre art me fascine.

**L'étranger, l'autre, a toujours été dénoncé. La question des migrants est présente dans votre œuvre. Elle l'est une fois de plus dans votre dernier roman...**

**T. B. :** Quand je vois qu'on intègre une question sur les quotas de migrants dans le débat public ouvert suite au mouvement des Gilets jaunes, ça m'effraie ! Le mot *"quota"* suffit à m'effrayer. Cette situation me rappelle les années 30, on en est là ! Se poser des questions sur les migrants, c'est s'interroger sur les origines, sur la race. Les migrants sont devenus les indésirables. Ce livre est parti d'une réflexion. J'ai lu *"Robinson Crusoe"*. Ce type débarque sur son île déserte, il ne pense qu'à recréer l'univers qu'il a connu, l'univers de l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle. Arrive un trouble, Vendredi, notre migrant d'aujourd'hui, et la seule chose que Robinson pense à faire de cet homme, c'est d'en faire son domestique ! J'ai l'impression que nous sommes toujours dans des représentations très schématiques. Les migrants nous prennent notre travail, ils volent notre pain... Ce procès d'intention est stupide. Nous avons besoin de ces personnes, des échanges avec ces personnes. Mon histoire est partie de trois récits un peu entrelacés. Une prof s'ennuie dans son boulot. En démenageant, elle va s'apercevoir que les personnes débarrassant des meubles dans des intérieurs

marqués depuis des générations par une présence française viennent de Mongolie ou d'ailleurs. Là, on leur fait confiance ! Quand on a besoin d'eux... Un autre personnage est amené à s'occuper d'un jeune adolescent attardé. C'est son migrant à elle ! Ce n'est pas à lui de s'adapter, c'est à elle de s'adapter à lui, de faire le premier pas, de faire en sorte de pouvoir le rencontrer. On est toujours dans une sorte de Vendredi qui n'est en fait pas le Vendredi qu'on souhaiterait. Le dernier personnage, ce chômeur qui trouve un boulot à 3 000 km de chez lui dans une station de pompage, se retrouve dans la même situation que Robinson, il crée son univers. Quand il est viré, il se retrouve dans la position d'un migrant, d'un homme obligé de quitter un pays, il devient une sorte de Vendredi, un peu en marge et obligé de retrouver son propre pays. Cet homme doit utiliser les voies qu'utilisent les migrants pour venir ici. Ces migrants deviennent des marchandises humaines aux prises avec des passeurs et tout un tas de personnes gagnant de l'argent sur leur dos.

#### Peut-on vivre de votre passion, de votre métier ?

**T. B. :** J'ai longtemps eu deux métiers ! J'avais mon métier chez France Telecom et le métier de l'écriture, j'ai tenté de conserver ces deux métiers parce que l'un nourrissait l'autre. J'ai eu l'occasion de pouvoir arrêter mon premier métier un peu avant l'heure, je peux donc me consacrer à mon second métier. Peut-on vivre de ce métier ? Je ne dis pas que je ne gagne rien, mais je ne gagne pas grand-chose. Beaucoup d'écrivains ont pris le choix de ne vivre que de l'écriture, mais il faut multiplier les interventions au-delà de la simple écriture pour parvenir à

en vivre. A titre personnel, je suis par exemple intervenu pendant cinq mois dans un hôpital psychiatrique. Je suis aujourd'hui un écrivain à temps plein, mais vivre de ce métier sans exercer mon premier métier aurait été difficile.

#### Une chose et puis une autre

**Les ventes de journaux baissent, on a longtemps promis une chute des ventes de livres et pourtant, les ventes demeurent importantes...**

**T. B. :** L'attrait pour la lecture et la littérature est toujours présent. Une vie, ce n'est pas un parcours linéaire. Souvent, dans des librairies, des personnes me disent ne jamais lire de romans. Ces personnes ouvriront peut-être un roman dans deux ans ! J'ai eu l'occasion d'échanger avec René Fallet. Avec sa femme, ils ont eu lu tout Simenon en deux mois avant de passer à autre chose. Nous avons tous dans nos vies des périodes où nous nous concentrons sur quelque chose avant de passer subitement à autre chose. Il suffit de peu de choses pour s'ouvrir à différents arts. Quand j'ai été nommé pour le Prix Goncourt, j'ai été amené à rencontrer des lycéens dans le cadre du Prix Goncourt des lycéens. C'est formidable ! En septembre, on propose à des gamins qui viennent de débarquer au lycée de participer à ce concours. Vous avez 20 livres à lire ! Traumatisant ! De nombreux lycéens se prennent au jeu et deviennent des lecteurs forcenés. Certains n'avaient jamais lu un livre, mais ils décident de relever un défi. Ils peuvent même donner leur avis ! Lire, c'est bien, avoir et émettre un avis, c'est mieux !

#### Comment travaillez-vous ?

**T. B. :** L'idée vient comme ça... Ce livre est un peu particulier.

J'ai consacré l'année 2017 à ma thèse. Il m'a fallu lire 500 bouquins, je n'étais pas habitué à l'écriture argumentative... A un moment, je me suis demandé si j'étais encore capable d'écrire un roman. Ce livre est une sorte de défi. C'est bon, c'est reparti, j'écris un roman ! Quel bonheur ! J'écris actuellement un nouveau roman. Je multiplie les recherches historiques. Hier, j'ai dû écrire trois ou quatre pages, mais j'ai passé six heures à faire des recherches. Je n'ai pas de temps de travail définis. J'écris, je pars faire des courses, je reviens...

#### Vous avez travaillé sur le drame de Guernica. Travaillez-vous, à nouveau, sur un roman à dimension historique ?

**T. B. :** Je travaille sur une histoire des Balkans dans les 250 dernières années. En France, il existe peu de références sur les Balkans. Je suis obligé de consulter des sites Internet anglais et allemand, j'arrive à m'en sortir, mais quand je dois consulter des documents serbes, croates ou russes, ça devient un peu compliqué ! L'écriture cyrillique, je ne pratique pas ! C'est un défi, je me dis que je suis tombé sur le bon sujet, cette histoire, l'histoire des Balkans, on ne la connaît pas. Cette histoire est extrêmement complexe. (...) L'Histoire officielle, c'est l'Autriche-Hongrie qui chasse les Ottomans, les Ottomans sont présentés comme des occupants, mais ils étaient là depuis trois siècles. Peut-on qualifier d'envahisseur un peuple qui vit depuis trois siècles à un endroit ? N'ont-ils pas plutôt été délogés ? La version officielle est-elle vraiment la bonne ? Se poser une question est une chose. Pour y répondre, je multiplie les recherches, avec plaisir !

**Propos recueillis par  
Thomas Bouguellane**

## Bibliographie

**La Réserve, Haute-Marne 2017**  
2000 - Éditions Dominique Guéniot.  
**Central**  
2000 - Éditions Fayard.  
**Composants**  
2002 - Éditions Fayard.  
**Paysage et portrait en pied-de-poule**  
2004 - Éditions Fayard.  
**1937 Paris-Guernica**  
2007 - Maren Sell Editeurs.  
**CV Roman**  
2007 - Éditions Fayard.  
**Bestiaire domestique**  
2009 - Éditions Fayard.  
**Retour aux mots sauvages**  
2010 - Éditions Fayard.  
**Ils désertent**  
2012 - Éditions Fayard.  
**Faux nègres**  
2014 - Éditions Fayard.  
**Journal de la canicule**  
2015 - Éditions Fayard.  
**La vie prolongée d'Arthur Rimbaud**  
2016 - Éditions Fayard.  
**Il se pourrait qu'un jour je disparaisse sans trace**  
2019 - Éditions Fayard.

# “Il se pourrait qu’un jour je disparaisse sans trace”

De Thierry Beinstingel paru en janvier 2019

Un titre comme un tiroir, à ralonges et plein de promesses, que l'auteur a trouvé chez Michel Tournier dans “Vendredi ou les limbes du Pacifique”. Car, « *ST, pour faire plus court, sourit Thierry Beinstingel, est une robinsonnade* ».

Une robinsonnade qui met en scène trois personnes différentes sans lien apparent. Elles ont en commun d'être seules, en échec et face à un moment charnière de leur vie.

Elle, est prof d'allemand. Déstabilisée par les insultes d'un élève, elle se sent inutile dans son métier. C'est aussi une mère sans tendresse et une épouse délaissée. « *Elle a envie de fuir, mais pour aller où ?* » Elle découvre un centre d'accueil pour migrants auxquels elle essaie d'apprendre le français, d'abord sans succès.

Lui, est au chômage et, criblé de dettes, accepte un emploi d'agent d'entretien dans une station de pompage isolée en pays étranger. En face de lui personne, autour de lui des champs de maïs à perte de vue qui lui bouchent l'horizon. Il s'occupe en nettoyant, en bricolant, avant le retour de l'hélicoptère qui doit le ramener. Mais rien ne se passe comme prévu. La jeune fille, qui sera la seule à être désignée à un moment par un prénom, “Rebecca”, n'a pas de travail, n'a pas voulu poursuivre ses études, se trouve peu séduisante. Elle s'occupe d'un garçon handicapé qui vit retiré dans un immeuble voué à la démolition et survit sur un grabat entouré d'ordures. Elle s'y attache et essaie d'améliorer un peu sa vie.

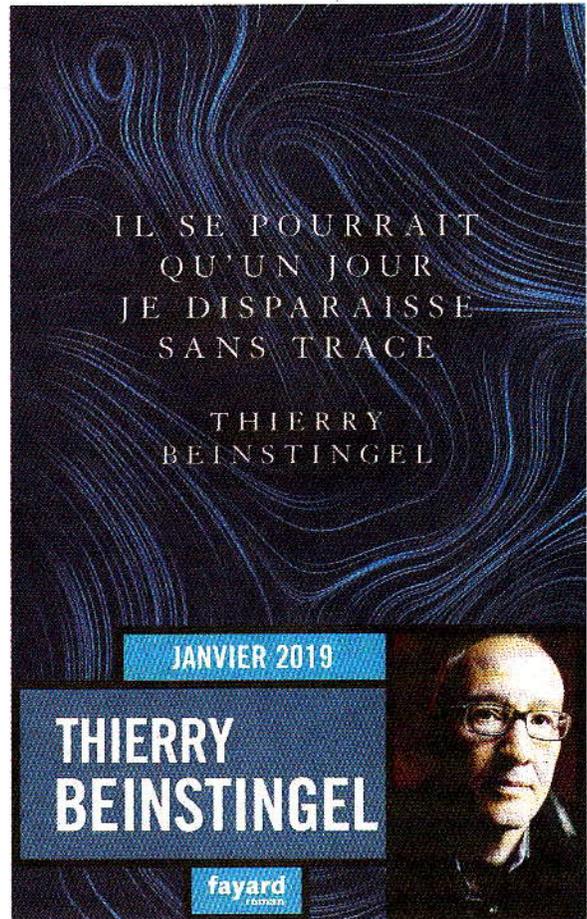
Tous les trois vont faire l'expérience de la solitude, de la difficulté, de « *l'effacement* », dit l'auteur, perdre leurs repères, leurs habitudes et découvrir encore plus démunis qu'eux.

Tous les trois, isolés, doivent organiser leur survie. « *Pour s'en sortir, il faut abandonner ses habitudes, se mettre en danger, forcer le destin, se laisser bousculer par un “Vendredi”* ».

On retrouve ici l'intérêt de Thierry Beinstingel pour « *les ringards, les perdants, les dépassés, les vaincus, ceux qui vivent dans un désert dont ils n'ont même pas conscience, pas de repères, aucun rivage. C'est probablement l'angoisse la plus terrible de l'Homme, disparaître ainsi sans trace* ». Dans “Ils désertent” (île déserte ?) ou “Les mots sauvages”, il peignait la violence du monde de l'entreprise qui broie les Hommes, peut les pousser au suicide mais il montrait aussi comment, « *lorsqu'on est acculé, peuvent se produire des choses qui changent votre vie* ».

On retrouve aussi l'importance du langage dans cette reconstruction de l'identité, de l'image de soi : l'homme parle à voix haute pour ne pas devenir fou, la jeune fille parvient à faire réagir l'enfant autiste qui un jour lui tend les bras, la prof trouve les mots pour communiquer avec les migrants, ces mots qui « *unissent* » et quand ils déménagent ensemble une bibliothèque, c'est pour découvrir le livre de “Robinson Crusoe”.

Car derrière une simplicité apparente du style, de la forme, de



l'histoire, tout est signifiant dans les romans de Thierry Beinstingel, tout est peaufiné, étudié, rythmé dans les moindres détails, un souci permanent de la perfection qui conduit le lecteur tout doucement vers l'émotion finale de ce beau récit.

Françoise Ramillon